Sociabilités animales

Introduction

Florent Kohler

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/etudesrurales/9557>
DOI : 10.4000/etudesrurales.9557
ISSN : 1777-537X

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 5 juillet 2012
Pagination : 11-31

Référence électronique

Florent Kohler, « Sociabilités animales », *Études rurales* [En ligne], 189 | 2012, mis en ligne le 03 juillet 2014, consulté le 19 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/etudesrurales/9557> ; DOI : 10.4000/etudesrurales.9557

INTRODUCTION¹

DANS UN ARTICLE RÉCENT, Paul R. Ehrlich et Robert M. Pringle proposaient des mesures d'urgence pour endiguer l'érosion de la biodiversité à travers le monde, parmi lesquelles « un changement des attitudes humaines envers la nature » [2008 : 11 583]. Tandis que l'essentiel de leur programme s'adressait évidemment aux gouvernants, cette proposition s'adressait également à la communauté scientifique dans sa vocation d'interface entre le réel et l'opinion publique.

Intervenir dans le débat sur le sort réservé aux vivants qui nous entourent implique d'envisager une nouvelle approche, intégrée, qui se refuserait à considérer séparément les mondes humains et ceux d'autres espèces, précisément parce que ces mondes ne sont pas étanches. La tâche n'est pas aisée compte tenu des résistances qui s'expriment au sein du champ académique, et, particulièrement, dans le domaine des sciences humaines et sociales.

Car l'irruption de données nouvelles issues d'une science, l'éthologie, semble constituer une menace pour l'ordre humain. Comme le résume – en un raccourci saisissant – Elisabeth de Fontenay :

Est-ce parce qu'on a réussi à s'entretenir avec les singes qu'il devient légitime de leur octroyer les droits de l'homme ?
[2008 : 100]

La réflexion sur la libération animale [Singer 1993], son association avec les modes d'oppression historique [Adams 1990], l'éthique qu'elle a fait naître [Lévi-Strauss 1983 ; Burgat 1997 ; Jeangène Vilmer 2008 ; Patterson 2008] et sa transposition politique [Serres 1990 ; Latour 1999] alimentent un débat passionné que certains auteurs s'attachent à décrédibiliser [Ferry 1992 ; Roger 1997 ; Wolff 2011]. Ces derniers balaient d'un revers de main un champ nouveau d'investigation, au nom de valeurs humanistes dont on connaît la vertu sclérosante² ;

1. Cette introduction est le fruit d'un travail collectif auquel ont contribué Jean-Michel Le Bot, Michel Kreutzer, Dalila Bovet, Gérard Leboucher, Jocelyne Porcher, Corinne Beck, Henry Buller, Éric Baratay et Julien Andrieu.

2. Ainsi Jean-Pierre Digard invoquant l'argument d'autorité : « Il y a au contraire toutes les raisons de s'y opposer, en vertu d'un *principe de réalité* simple qui est celui-ci : ce qui ne va pas dans le sens de l'intérêt de l'homme n'a aucune chance d'être adopté et de s'inscrire dans la durée. Ce principe est fondé sur le constat de la *supériorité de l'espèce humaine* par rapport aux autres espèces. Cette supériorité, résultat d'une évolution étalée sur 25 millions d'années, n'est pas un credo créationniste, mais un constat scientifique. L'évolution n'est pas une théorie, mais un fait. Entre les animaux et l'homme il y a, certes, une continuité biologique mais, aussi, un saut cognitif. Que cela plaise ou non, même les plus "intelligents" ou entraînés des chimpanzés ne connaissent ni langage articulé, ni arts, ni sciences, ni philosophie, ni système politique construit. » [2008 : 5 ; italiques de l'auteur]

tourment en dérision les artéfacts des chimpanzés en invoquant les cathédrales [Prochiantz et Lestel 2006] ; dénoncent les investigations sur la souffrance animale en réclamant que la pauvreté humaine soit éradiquée avant toute autre préoccupation³ ; parlent d'« animalistes », d'« animalitaires » [Ferry 1992 ; Digard 2008 ; Wolff 2011] et évoquent, sans se préoccuper d'étayer leur propos, « *un lobbying à l'anglo-saxonne* extrêmement puissant, riche et organisé, ainsi que, sur le terrain, [...] des groupuscules radicaux hyperactifs, parfois très violents, au point d'être classés, aux États-Unis, comme la deuxième menace terroriste » [Digard 2008 : 3 ; italiques de l'auteur].

La résistance repose en grande partie sur l'épouvantail que représente une « naturalisation » de l'humain, où le rôle du méchant serait assumé par la sociobiologie.

La situation est rendue plus complexe encore par l'irruption, dans le débat public, d'un questionnement qui ne le cède en rien, pour ce qui est de l'acrimonie, au débat sur l'origine humaine du réchauffement climatique. Il est vrai que ce débat recèle des enjeux économiques et moraux tels que nous ne mentionnerons ici que les plus parlants. La légitimité des pratiques d'élevage et d'abattage, l'expérimentation animale, la destruction d'habitats et d'espèces, la pêche intensive sont l'objet d'attaques où l'émotion le dispute à l'indignation. Des groupes de pression actifs (Centre d'information des viandes, Association française des équipages de vénerie) dénoncent énergiquement les implications du végétarisme, des mouvements anti-chasse, anti-corrida, anti-vivisection et anti-spécistes, tant sur le plan économique que sur le plan du respect des traditions.

Mais le schisme n'est qu'apparent : d'un côté comme de l'autre, l'animal est mis à l'écart. Ramené à sa fonction utilitaire par les uns, élevé au rang d'être moral ou d'« intouchable » par les autres, il incarne ce paradoxe d'une nature toujours plus insaisissable et dont l'humanité s'exclurait toujours davantage. Car on peut parfaitement admettre que les chimpanzés ont une culture et une organisation politique [de Waal 1992 et 1997], que les dauphins disposent d'une forme articulée de langage et d'une pensée complexe [Masson et McCarthy 1995], que les éléphants éprouvent un sentiment de deuil [Moss 1988 ; Poole 1996] et, dans le même temps, continuer à tester sur eux des vaccins, à les utiliser comme appâts pour la pêche aux requins, à les chasser pour leur ivoire, à réduire leur espace vital et, donc, leur optimum démographique. Sergio Dalla Bernardina [1991] souligne avec raison que les savoirs empiriques des paysans concernant leurs bêtes de somme et de trait sont non seulement vastes, mais aussi imprégnés d'affects, ce qui ne les empêche pas de les rudoyer [Despret et Porcher 2007]. En d'autres termes, nous ne souhaitons pas ici prendre parti pour l'animal, mais nous refusons de le considérer comme une pure abstraction.

Nous proposons donc de réintroduire l'animal dans le débat, l'animal en mouvement,

3. « Dans ce contexte d'incertitude, il faut une bonne dose d'inconscience voire de cynisme pour oser élaborer, par exemple en vue de labels de qualité de viande, des critères de BEA pour le bétail européen (critères de satiété, de durée de sommeil, etc.) qui sont inconnus d'une grande partie de l'humanité. » [Digard 2008 : 5]

l'animal vivant. Par le discrédit qu'elles ont jeté sur toute forme de cognition liée à une communication non verbale, les sciences humaines et sociales en France ne risquent-elles pas d'être dépassées par l'ampleur que revêt cette réflexion, tant éthique que scientifique, dans le monde anglo-saxon ? Que l'on pense aux cours d'éthique animale dispensés dans des universités renommées, aux recherches initiées par Mark Bekoff sur la cognition animale et ses implications [Bekoff et Jamieson 1996 ; Bekoff et Byers eds. 1998 ; Bekoff 2002 ; Bekoff *et al.* 2002], ou encore aux recherches sur la morale initiées par Frans de Waal, auteur qui sera abondamment cité dans ce volume.

Le programme SCHIENA

Au cours de l'année 2010, des rencontres régulières furent organisées à l'Institut des sciences de la communication du CNRS (ISCC) autour d'un programme intitulé « Sciences humaines, sciences naturelles ? » : le programme SCHIENA⁴. Les intervenants – anthropologues, éthologues, historiens, géographes, sociologues et archéozoologues – devaient inventorier les méthodes et concepts empruntés aux sciences humaines et sociales, applicables aux sociétés animales. Certaines séances furent particulièrement tendues : nombreux furent ceux, parmi la vingtaine des participants initiaux, à nous faire part de leur malaise, et qui se retirèrent. Souvent, les discussions venaient de l'usage qui était fait de certaines notions : devait-on parler, à propos de l'animal, d'agent, d'acteur ou de sujet ? Pour les sociologues des sciences, un animal-réseau doit demeurer un animal absent : la

présence médiatique du loup parle pour lui et dispense de l'interroger. Pour les partisans du « savoir situé », la prise en compte d'interactions entre chimpanzés et humains ne devrait pas nous amener à considérer les premiers comme des acteurs. Et, finalement, nombre de disciplines et de sous-disciplines, qui se donnent l'animal pour objet, ne parviennent jamais à l'élever au rang de sujet. Pour plus d'un participant, enfin, le principe d'une égalité de traitement entre les sociétés humaines et les sociétés animales signifiait une dérive sociobiologique.

Notre démarche adopte, au contraire, un cheminement qui part de l'humain pour étendre les concepts et instruments analytiques aux non-humains.

Éclairons d'emblée notre position à l'égard de la sociobiologie.

Il existe trois formes reconnues de sélection : la sélection naturelle, la sélection sexuelle (toutes deux décrites par Darwin), et la sélection de parentèle ou sélection par le gène (décrite par William D. Hamilton puis Richard Dawkins). Chacune de ces formes s'applique tant aux individus qu'aux populations entières et influe sur les autres formes. C'est la sélection par le gène, appliquée aux insectes sociaux et étendue aux sociétés humaines, qui est l'objet de la sociobiologie. Or, le lecteur de ce dossier se verra proposer une quatrième hypothèse : celle d'une sélection culturelle, fondée sur des règles de comportement, la transmission de valeurs et

4. Programme exploratoire pluridisciplinaire (PEPS) financé par l'ISCC.

de choix alimentaires. C'est autour de cette hypothèse que nous cherchons à rassembler des éléments probants.

Après six mois d'échanges soutenus, nous nous sommes entendus sur une démarche exploratoire, dont ce numéro d'*Études rurales* est un premier reflet. D'abord, clarifier et harmoniser les concepts, principalement ceux de l'éthologie, au regard de l'anthropologie. Ensuite, déterminer, pour les différentes disciplines, les méthodes d'investigation les plus prometteuses pour accéder au point de vue de l'animal, à son monde, à son système de représentation.

Une discipline peut être définie tantôt par sa méthode, tantôt par son objet, tantôt par un nouveau paradigme. Or, le temps est venu de voir émerger une « science de l'animal » ou des « sciences animales », comme le suggère Éric Baratay dans ce volume.

Un état des lieux

Depuis plus de vingt ans, mais, plus particulièrement, depuis la publication de *What Is an Animal ?* [Ingold ed. 1988] qui appliquait à l'anthropologie les propositions de Donald R. Griffin [1984] et de James J. Gibson [1979] sur les modes de perception de l'environnement en termes d'affordances, l'animal a investi le champ des sciences humaines et sociales. Ce regain d'intérêt est dû aux avancées récentes – ou, plus exactement, récemment prises en compte – de l'éthologie de terrain [Goodall 1986 ; Moss 1988 ; Poole 1996 ; Heinrich 1999], de l'éthologie cognitive [de Waal 1992 ; Pepperberg 2000 ; Savage-Rumbaugh 2001] et des sciences de la cognition [Damasio 1994 ; Sperber 1996 ;

Dessalles 2000 ; Laplane 2005 ; Naccache 2006]. Ces avancées portent à la fois sur certaines espèces animales aux comportements complexes et aux facultés de socialisation et d'apprentissage remarquables et sur des données nouvelles relatives au fonctionnement du cerveau et de la mémoire, et à la faculté de catégorisation et de représentation.

ÉTHOLOGIE ET ÉTHOLOGIE COGNITIVE

C'est à Jane Goodall [1971 et 1986] que l'on doit la première étape d'un anthropomorphisme mesuré : en attribuant des prénoms, en observant des moments d'intimité, en accordant de l'importance à l'individualité de chaque chimpanzé, la primatologue révèle à la fois sa formation en anthropologie et son désir de ne pas se laisser enfermer dans des comportements spécifiques. Dans son ouvrage *In the Shadow of Man*, elle ébauche une réflexion sur les rapports interspécifiques : humains, babouins et chimpanzés formant une société unique de groupes en relation. Cynthia Moss [1988] et Joyce C. Poole [1996], qui ont observé sur une longue durée les éléphants du Parc d'Amboseli, au Kenya, constatent les limites du vocabulaire lorsqu'il s'agit de décrire le fait, pour les éléphants, de couvrir leurs morts de branchages, ou de revenir, après des mois ou des années, sur les lieux où blanchissent les ossements de leurs parents proches. D'autres éthologues oscillent entre familiarité et absence d'inférence, en particulier lorsque les observés sont des oiseaux, comme les corbeaux de Bernd Heinrich [1999] ou le perroquet d'Irene Pepperberg [2000]. En revanche, les expériences réalisées

par Sue Savage-Rumbaugh [2001] sur Kanzi le bonobo sont indissociables du rapport privilégié qu'elle a établi avec lui. Les tests portaient avant tout sur la capacité de ce singe à maîtriser une syntaxe fondée sur des agencements de signes. Aussi concluantes que soient ces expériences – confirmées par le cas récent d'un Border Collie maîtrisant plus de 1 000 noms d'objets, ou par les expériences menées par Vincent M. Janik, Laela S. Sayigh et Randall S. Wells [2006] sur la double articulation des sifflements des dauphins –, elles tendent à focaliser la recherche sur la capacité de certains non-humains à acquérir des compétences que notre espèce n'a dominées qu'après plusieurs centaines de milliers d'années d'évolution (voir la contribution de Jean-Michel Le Bot, Clément de Guibert, Laurence Beaud et Patrice Gaborieau dans ce numéro). Il nous faut donc poser la question suivante, formulée par Dominique Lestel [Prochiantz et Lestel 2006] : qu'est-ce que les humains réalisent à travers le langage, que les non-humains réalisent par d'autres moyens ?

Une part importante des sciences humaines et sociales nous autorise à envisager des approches qui ne seraient pas fondées sur des systèmes linguistiques mais privilégieraient des liens où la parole ne serait considérée que comme un moyen et non comme une fin. Pour ce faire, il nous faut admettre qu'une partie des données recueillies par un chercheur repose sur l'empathie qu'il éprouve pour son objet et sur ses capacités à appréhender des situations où la parole ne joue aucun rôle [Servais 2010].

Les recherches récentes sur les origines animales de la morale, impulsées par Frans de

Waal [1992, 1997 et 2006], sont riches d'enseignement (voir la contribution de Dalila Bovet dans ce numéro). Les primates coopèrent. Ils ont aussi un sens de l'équité : chez plusieurs espèces de singes, un individu cessera de travailler s'il voit un congénère recevoir une meilleure récompense que lui pour un même travail [Bovet 2009]. Des perroquets sont également capables de coopérer [Péron *et al.* 2011] et de montrer des comportements altruistes [Péron *et al.* 2012].

Frans de Waal [2008] suggère que ce qui permet l'empathie, c'est un mécanisme de « perception-action » selon lequel un observateur aurait accès à l'état mental d'un autre à travers ses propres représentations neurales et corporelles. Ce modèle est compatible avec l'hypothèse des « marqueurs somatiques » d'Antonio Damasio [1994], selon laquelle les émotions et leurs effets sur le corps nous aideraient à prendre des décisions, ainsi qu'avec les découvertes récentes sur les « neurones-miroirs » (voir mon article dans ce numéro). Ce mécanisme de « perception-action » induit donc la contagion émotionnelle au cœur de l'empathie. Des capacités cognitives développées qui permettent de distinguer ses propres émotions de celles des autres sont aussi nécessaires quand il s'agit d'aider activement et efficacement les autres.

SCIENCES COGNITIVES

Antonio Damasio [1994] avait d'emblée lié la question des émotions à celle de la cognition en s'intéressant au rôle des émotions dans le raisonnement et dans la prise de décision. Il montrait ainsi que le raisonnement, pris dans sa globalité, ne repose pas seulement sur

les capacités de sélection (paradigme) et de combinaison (syntagme) en cause dans les aphasies [Jakobson 1963 ; Sabouraud 1995] puisque des patients du type Phineas Gage ou EVR présentent des altérations du raisonnement alors qu'ils ne sont nullement aphasiques. Par ailleurs, la clinique des aphasies elle-même invite à dissocier la signification de la communication : en effet, même si les aphasiques présentent des troubles en matière de signification, ils continuent à communiquer [Sabouraud 1995 ; Laplane 2000 et 2005]. Ce qui ouvre quelques pistes pour l'étude des sociétés animales.

À l'heure actuelle la controverse n'est pas close à propos du langage animal bien qu'un certain consensus se dessine quant au caractère unique de la syntaxe ou de la grammaire humaine [Hauser, Chomsky et Fitch 2002 ; Hauser et Fitch 2003 ; Premack 2004 et 2007]. Les expériences d'apprentissage du langage chez l'animal tendent paradoxalement à le confirmer, dans la mesure où elles instaurent un système de relation symbolique parfaitement bijectif entre des noms et des choses [Pilly et Reid 2011] alors que, dans les langues humaines, la relation entre les mots et le sens n'est jamais bijective et se caractérise par la polysémie, la synonymie et l'impropriété. De même, la controverse suscitée par David Premack et Guy Woodruff [1978] sur la « théorie de l'esprit » (*theory of mind*) chez l'animal n'est toujours pas close, même si, là aussi, on se dirige plutôt vers la conclusion qu'il existe dans ce domaine une compétence spécifiquement humaine [Tomasello, Call et Hare 2003a et 2003b ; Hauser 2005 ; Penn et Povinelli 2007 ; Call et Tomasello 2008].

Toutefois l'existence de propriétés spécifiques du langage humain, la particularité de la « théorie de l'esprit » chez l'homme, ou encore l'existence de discontinuités entre la cognition animale et la cognition humaine [Saxe 2006 ; Premack 2007 ; Subiaul *et al.* 2007 ; Penn, Holyoak et Povinelli 2008] ne doivent pas occulter les traits communs qui font que les mondes humains et les mondes animaux ne sont pas totalement hétérogènes. Parmi ces traits communs, on retiendra ceux du « langage » au sens large tel que défini par Marc D. Hauser, Noam Chomsky et William Tecumseh Fitch [2002] – appareil sensoriel ; organes de la phonation ; perception ; relations symboliques entre percepts (« représentation conceptuelle non linguistique ») –, mais aussi ceux qui conditionnent la constitution du sujet – proprioception ; délimitation du soi ; mémoire –, sans oublier l'affect et l'émotion [Rosatti *et al.* 2007], dont le caractère commun à l'homme et l'animal apparaît entre autres dans l'observation d'un même syndrome : le syndrome de Klüver-Bucy [1939].

SCIENCES HUMAINES ET SOCIALES

Les avancées respectives dans les domaines de l'éthologie et de la cognition ont vu émerger des démarches visant à intégrer les non-humains dans des systèmes d'interprétation.

Le renouveau du questionnement a porté, en France, sur une « anthropologie » ou une « sociologie » des relations destinée à appréhender des « collectifs » [Haudricourt et Dibia 1988 ; Dalla Bernardina 1991 ; Latour 1999 ; Descola 2005 ; Lestel 2007] et sur un dépassement plus général de ce que l'on appelle « le Grand Partage », pour penser décidément

l'homme réinséré dans le vivant [Latour 1991 ; Lestel 2001 ; de Waal 2006 ; Schaeffer 2007], en cessant d'ignorer les vivants qui nous entourent [Baratay 2003 ; Lestel 2004 ; Jeangène Vilmer 2008 ; Christen 2009]. Si Éric Baratay et Jean-Baptiste Jeangène Wilmer abordent la question en termes éthiques, la sociologie des relations propose, quant à elle, d'aller plus loin, en particulier avec « la théorie de l'acteur-réseau ». En s'appuyant sur « l'ontologie animiste » décrite par Eduardo Viveiros de Castro [1996], selon laquelle les cosmologies amérindiennes pensent l'humanité comme une condition propre à certains existants, se confondant, dans la relation entre les hommes et les bêtes, avec le sujet, Philippe Descola et Bruno Latour ont, chacun à leur manière, développé cette idée jusqu'à lui donner une vigueur théorique toute particulière. Dans *Par-delà nature et culture* [2005], Philippe Descola appréhende les « modes d'existence » à travers de grandes classes d'identification et de relation. Chez Bruno Latour, où l'idée était déjà présente dans *Nous n'avons jamais été modernes* [1991], on prend acte du fait que les humains n'ont jamais cessé d'être en relation avec les choses, le laboratoire étant, par excellence, le lieu de « représentation », au sens politique du terme, des non-humains.

Des tentatives remarquables ont été faites pour embrasser d'un même regard humains et animaux dans leur coexistence et leur coopération. C'est le cas de Jocelyne Porcher, qui, dans ses nombreux travaux, décrit l'élevage comme un système où humains et animaux partagent un travail où se côtoient frustrations et sentiment du devoir accompli [2002] et

décrit aussi l'industrie de l'élevage [2010] comme marquée d'une souffrance commune entraînant des pathologies tant physiques que mentales [2011]. Le monde de l'élevage est donc un monde du « devenir avec », que les outils de la sociologie du travail permettent d'appréhender [Porcher, Schmitt et Dairy 2012]⁵. Des recherches innovantes portant sur le quotidien de professions en lien avec l'animal se sont efforcées de prendre en considération les savoirs empiriques et les modes de communication entre humains et animaux partageant un même univers [Guillo 2009 ; Rémy 2009 ; Lescureux et Linnel 2010]. Dans sa thèse de doctorat, Marion Vicart [2010] a choisi d'appliquer à l'étude du chien l'anthropologie phénoménographique fondée par Albert Piette, c'est-à-dire de privilégier « la présence » et non plus uniquement « le comportement ». Tous les travaux que nous venons de citer s'astreignent ainsi à de nouvelles méthodes d'observation.

Dans un autre domaine, on sait depuis le milieu des années 1980, à la suite du travail pionnier de Robert Delort [1984], que « les animaux ont une histoire ». Au-delà du cursus phylogénétique des espèces, qui différencie les populations suivant des processus qu'étudie la biologie et l'écologie, c'est de leur histoire, au sens des sciences humaines et sociales, qu'il s'agit. Pourtant, à adopter le précepte de Marc Bloch, qui considère qu'il n'y a d'histoire qu'humaine, les animaux ne devraient pas en avoir. L'histoire est donc en

5. Voir aussi l'article de Jocelyne Porcher et Elisabeth Lécivain dans ce numéro.

retard car elle a jusqu'à présent, comme l'anthropologie, privilégié un questionnement culturel des animaux [Baratay et Mayaud 1997], beaucoup plus en phase avec les conceptions classiques qui définissent la discipline. Or, l'histoire est par essence l'outil majeur de la compréhension des changements [Baratay 2010]. Le dépassement des approches culturelles adoptées par les historiens qui traitent des animaux est donc impératif. Du dragon [Ferrières 2010] au cheval [Roche 2008] en passant par l'ours [Pastoureau 2007], les animaux imaginaires ou réels ne sont le plus souvent perçus que comme le reflet de la pensée des hommes sur eux-mêmes. En réalité, dès que l'on sort de l'approche culturelle décrite ci-dessus, la bibliographie se réduit considérablement, exception faite du loup [Moriceau 2007 ; Beck et Fabre 2010 ; Moriceau et Madeline eds. 2010].

En France, dans le domaine de la géographie, ces questions ont été peu étudiées, si ce n'est en croisant la géographie et l'histoire, à l'instar de la somme publiée par Xavier de Planhol [2004] et portant sur les extinctions de mégafaune à l'échelle planétaire. Mais, au sein de la géographie, deux disciplines peuvent être mobilisées pour étudier les interactions sociétés humaines-sociétés animales et pour tester le transfert de méthode, des sciences sociales aux sciences naturelles [Benhammou 2007]. Premièrement, l'écologie du paysage [Forman et Godron 1986], qui permet, par la mise en évidence des corridors et des obstacles, de mesurer l'influence que le façonnement du paysage a sur le comportement de différentes espèces animales. Deuxièmement, citons la modélisation spatiale, à

savoir les déplacements [Decoupigny 2003] et interactions dans l'espace et dans le temps par des systèmes multi-agents [Bonney et al. 2001].

Dans le monde anglo-saxon, en revanche, la géographie appliquée à certaines espèces animales a fait de grands progrès, en particulier pour ce qui est de la mobilité perçue comme action spatiale et pour ce qui est de la « coconstruction des espaces », inspirée par la phénoménologie de Merleau-Ponty et par les travaux de Heidegger et de von Uexküll [1956]⁶.

La phylogénèse des émotions

Nous posons l'hypothèse que les émotions, telles qu'elles sont exprimées, communiquées et ressenties, nous donnent accès au monde de l'animal (*Umwelt*). Il faut donc favoriser une observation participante d'un nouveau genre, déjà pratiquée par les éthologues, mais qui serait cette fois effectuée avec les instruments et les concepts des sciences humaines et sociales, avec la profondeur historique nécessaire à la mise en perspective.

Qu'apporte cette approche intégrée et réflexive des sociétés humaines et animales ?

La philosophie des Lumières puis les théories évolutives ont placé l'étude de l'humain dans le cadre de la nature. Darwin a montré le chemin pour penser l'humain dans la continuité de l'animal, dans les domaines de la

6. Voir notamment J. Wolch et J. Emel eds. [1998] ; C. Philo et C. Wilbert eds. [2000] ; S. Whatmore et L. Thorne [2000] ; J. Emel, C. Wilbert et J. Wolch [2002] ; M. Campbell [2009] ; D. Lulka [2009] et J. Lorimer [2010].

morphologie, de la physiologie et des facultés mentales. L'un de ses ouvrages majeurs, *L'expression des émotions chez l'homme et l'animal*, souligne la continuité phylogénétique des compétences mentales et des émotions. Cette phylogenèse, nous l'interrogeons encore aujourd'hui car les sciences humaines et sociales, en général, et l'anthropologie, en particulier, en considérant l'humain comme essentiellement produit par la culture, mettent davantage l'accent sur son émergence que sur sa continuité avec l'animal. Ainsi une approche comparée des relations entre « émotion » et « cognition » est propice au dialogue des disciplines et à la construction de « méta-analyses ». La projection de nos facultés mentales sur l'animal ne saurait être totalement évitée, et c'est bien une méthode heuristique à la fois ethnologique et éthologique que nous allons utiliser pour faire émerger des concepts et analyses qui pourront s'éloigner du principe de parcimonie si cher à Lloyd Morgan [1894] et qui a tant influencé les travaux des premiers behavioristes.

Nous postulons que si une culture commune est un préalable indispensable, l'empathie et l'anticipation des actions sera plus fréquente dans les relations de proximité avec des animaux domestiques qu'avec des animaux sauvages. Le questionnement éthologique portera ainsi sur d'éventuelles co-évolutions cognitives et émotionnelles dans le cadre de « cultures partagées ».

La genèse des émotions, leur sélection comme outil de communication et de cognition sociale, nous fonde à les considérer comme nécessairement commensurables d'une espèce à l'autre, dans leur existence et dans leur finalité. Considérer les émotions comme

ayant une valeur heuristique, faire de la capacité du chercheur à en éprouver et à les déchiffrer un moyen d'appréhender le « monde sensible » d'autres espèces, est un défi à relever. Les émotions sont-elles un instrument heuristique adéquat pour procéder à une étude intégrée des sociétés animales, en elles-mêmes et dans les rapports qu'elles entretiennent avec d'autres sociétés, dont la nôtre ? Si, comme l'a dit Antonio Damasio [1994], on ne saurait envisager les processus cognitifs indépendamment des émotions qui les sous-tendent, ne convient-il pas d'en faire précisément un outil cognitif supplémentaire ?

Si le monde sensible de chaque espèce lui est propre, les mondes sensibles, dans leur ensemble, se recouvrent partiellement : autant les lois physiques que nos phylogenèses respectives suggèrent que les êtres vivants évoluent dans un monde commun où les affects contribuent à produire de la signification. La cognition qui en découle est inséparable de ce monde façonné par les émotions.

Cette question des « mondes » (*Umwelt*) est d'autant plus pertinente que les sociétés humaine et animale coexistent au sein de territoires juxtaposés, articulés, qu'ils soient naturels, urbanisés, ou consacrés à la production agricole et à l'élevage. Ces sociétés interagissent. Mais, selon l'opinion courante, les humains seuls disposent de la réflexivité nécessaire pour gérer, réguler et contrôler ces territoires.

Or, de plus en plus de travaux s'accordent pour dire que les sociétés animales, sauvages ou domestiques, tiennent compte des comportements et des pratiques des hommes, adaptent leurs conduites et modifient leurs déplacements en fonction d'eux.

Ces ajustements reposent sur une mémoire générationnelle et des formes de transmission qu'on peine à mesurer et à analyser. Mais tant la psychologie que l'éthologie cognitive pointent la dimension essentielle de l'empathie, de la communication *des* et *par* les émotions, dans ces ajustements comportementaux, à l'échelle de l'individu et du groupe.

Ainsi, nous partons du principe que chaque espèce évolue dans un monde sensible (*Umwelt*) qui lui est propre et qui façonne ses émotions. Et nous postulons que les émotions, et les dispositions affectives qui en résultent, sont un instrument approprié pour appréhender les sociétés animales, précisément parce que les humains (dont les chercheurs) partagent des émotions avec les animaux du fait d'une origine commune et possèdent par conséquent l'appareil cognitif nécessaire à un tel décryptage.

Il s'agit là d'un programme ambitieux visant à faire sauter le verrou épistémologique selon lequel l'anthropomorphisme serait un obstacle à l'intelligence des sociétés animales. Pour preuve : le peu de cas que les sciences humaines et sociales font des êtres vivants qui partagent notre univers.

La clinique des émotions

Un autre aspect de la question doit être envisagé : les sciences humaines et sociales sont-elles aptes à appréhender les animaux en tant qu'individus ou ne sont-elles aptes qu'à appréhender des sociétés animales tout entières ? Ce que l'on peut traduire de la façon suivante : en quoi les sciences humaines et sociales peuvent-elles nous aider à accéder aux mondes animaux ? La question de la méthode semble

à ce niveau l'emporter sur celle d'éventuels concepts transversaux.

Au fond, la question centrale semble être celle de l'altérité. Elle se pose déjà quand il s'agit de rendre compte, de façon compréhensive (Max Weber), des mondes humains et de leurs variations dans le temps, dans l'espace et dans le milieu. À chaque fois, il faut travailler à réduire l'altérité en évitant deux dérives méthodologiques : une première, ethnocentrique, qui consiste à ramener le monde de l'autre au monde de l'enquêteur ; une seconde, qui, sous prétexte de rejeter toute forme d'ethnocentrisme, consiste à rendre l'autre encore plus étranger qu'il ne l'est.

Les sciences humaines et sociales, notamment l'ethnologie et la sociologie, mais aussi l'histoire, ont développé des méthodes pour accéder aux différents mondes culturels sans commettre ces erreurs. Elles ont tenté de dépasser l'altérité tout en la prenant comme objet de recherche. La technique de l'enquête tend à la réduire au maximum. Toutefois l'altérité demeure : on ne peut la réduire que de façon asymptotique.

Appliquer à l'étude des mondes animaux, individuels ou collectifs, les outils des sciences humaines et sociales revient finalement à se poser les mêmes questions dans un contexte qui n'est plus seulement interculturel mais qui devient interspécifique. À cet égard, il ne semble pas inutile de rappeler la distinction que fait Michael Tomasello [1999] entre trois cadres temporels :

- le cadre phylogénétique, qui est celui des différences entre les espèces et celui des propriétés spécifiques de chacune au terme de l'évolution ;

- le cadre historique, qui est celui des héritages culturels ;
- le cadre ontogénétique, qui est celui des biographies et des socialisations singulières des « individus ».

Les différents mondes, animaux et humains, sont nécessairement le produit de ces trois cadres. Ils conditionnent en effet la méthode elle-même, ainsi que ses résultats. Les sciences humaines et sociales, qui, dans la très grande majorité des cas, travaillent sur les humains, peuvent a priori ne pas tenir compte du niveau phylogénétique, en faisant l'hypothèse d'une unité de l'espèce. En revanche, étendre leurs méthodes au monde animal suppose qu'elles s'intéressent au niveau phylogénétique : quelles sont les propriétés d'une espèce qui rendent compte des propriétés de son « monde » ? Et comment, dans l'enquête, tenir compte de ces propriétés pour éviter aussi bien l'anthropocentrisme-anthropomorphisme que le postulat d'une totale hétérogénéité ?

Les angles d'approche

Il nous faut à présent passer en revue les différents angles d'approche des émotions humaines et non humaines, et principalement les outils conceptuels que nous avons décidé d'utiliser :

1) Les sciences de la cognition, la psychologie et l'éthologie comparée : elles dissocient « expression verbale » et « émotions », et séparent la question du langage de celle des valeurs et des émotions. Elles apportent des éléments objectifs de reconnaissance des fonctions que partagent les cerveaux évolués.

2) La sociologie de l'action, la sociologie du travail, les rituels d'interaction et l'anthropologie existentielle : il s'agit là de protocoles applicables à d'autres espèces. Ces protocoles offrent une base comparative « humain/non-humain » en posant l'interaction comme syntaxe. Ils permettent de transposer le mouvement et l'expression en syntaxe mais incitent également à observer les temps d'inaction.

3) L'anthropologie clinique : c'est un système d'analyse fondé sur ce que révèlent, en creux, les pathologies mentales quant au rôle des aires cérébrales impliquées dans les interactions.

4) La zoosémiotique [Sebeok 1969] : nous entendons par là un système universel de signes, lisibles en fonction de cadres interprétatifs propres à chaque espèce. Ce terme permet de conceptualiser la « théorie de la signification » de von Uexküll [1956], selon laquelle chaque animal possède un monde (*Umwelt*) fondé sur son caractère propre et sa perception, les mondes des différentes espèces coexistant dans un même univers physique. Dans une démarche impliquant prioritairement des sciences humaines, la zoosémiotique s'apparente à une « communication et interprétation des signes chez les êtres vivants ». En mettant constamment l'observé en relation avec son contexte, elle relève ce qui, dans l'environnement proche, est susceptible de se constituer en « saillance » [Dessalles 2000].

Le seul fait, aujourd'hui, d'envisager un tel programme montre que les temps ont changé. Longtemps indifférentes, voire hostiles, à la question que posait l'existence de

sociétés animales, les sciences humaines et sociales peuvent désormais prétendre à de réelles avancées. La posture défensive à l'égard des incursions de la sociobiologie dans le domaine réservé des cultures humaines peut à présent laisser la place à la curiosité intellectuelle et à la révision des protocoles. Car notre communauté est confrontée à une nouvelle perspective : ce que nous croyions propre à l'homme, la culture en premier lieu, est en fait le résultat de dynamiques évolutives que d'autres animaux sociaux ont connues et continuent de connaître [Boesch et Tomasello 1998 ; Whiten *et al.* 1999 ; Boesch et Boesch-Achermann 2000]. Les problèmes à résoudre étant identiques, on a observé – quand on a enfin bien voulu voir – que des choix individuels culturellement transmis avaient permis à des êtres de coexister en groupes plus ou moins importants, par la sélection d'usages, de pratiques et de normes. Mieux encore : ce qui permet aux sociétés de se maintenir, d'échanger, de coopérer et de transmettre est une capacité d'émotion et de partage dont les fondements sont l'attachement et l'empathie.

Plan du volume

Ce volume est composé de 9 articles rédigés par des participants au programme SCHIENA.

Les échanges que j'ai eus durant plusieurs mois avec Sergio Dalla Bernardina ouvrent ce volume sous la forme d'un entretien. Cet auteur est l'un des pionniers en France de la question animale, notamment du fait de l'article qu'il a publié en 1991 dans *L'Homme*. Son dernier ouvrage, sous-titré « Mises en

scène du sauvage dans la société postrurale », traite, sur le mode polémique, du « retour des prédateurs », constitué en fait de société [2011]. Dans l'entretien présenté ici, Dalla Bernardina plaide pour une ethnologie des rapports entre humains et animaux fondée sur les savoirs profanes, et pour une ethnologie de ce qui, chez l'animal, intéresse l'homme ; je propose, quant à moi, d'aller au-delà, c'est-à-dire de considérer les animaux sociaux pour eux-mêmes. Je considère les dérives relevées par mon collègue, en particulier le danger qu'il y aurait, pour le monde scientifique, à se faire le porte-parole d'êtres dépourvus de parole, comme, au contraire, un défi à relever et comme une position assumée de bout en bout dans cet ouvrage. Néanmoins la science ne sortirait pas grandie d'un durcissement des appartenances à telle ou telle école, et les contradictions demeurent toujours salutaires. C'est pourquoi notre entretien s'achève sur le constat de nos divergences entre une anthropologie strictement cantonnée aux faits et représentations humaines, et une approche plus intégrée, proposant d'appliquer des concepts et catégories de l'anthropologie à d'autres espèces sociales.

VALIDITÉ ET DISCUSSION DES MODÈLES COMMUNS

Les deux contributions qui suivent, celles de Gérard Leboucher et Dalila Bovet, éclairent les origines du lien social à travers l'attachement et l'empathie en tant que concepts transitionnels entre l'éthologie, la psychologie cognitive et l'ensemble des sciences humaines et sociales, ce que synthétise le tableau ci-contre.

Propriétés psychologiques individuelles	Traduction sociale		Traduction culturelle
<i>Psychologie clinique</i>	<i>Cognition et psychologie comparées, éthologie, socio-anthropologie</i>		<i>Éthologie, socio-anthropologie, linguistique, histoire</i>
Empathie	Contagion émotionnelle	Altruisme et réciprocité	Partage d'usages et de valeurs
Attachement	Lien social	Comportements affiliatifs (engagement affectif)	Temps court : transmission générationnelle
Affects	Communication non verbale	Attention visuelle Élan d'interaction gestuelle Expression faciale et corporelle Sons, odeurs, contacts	Codes intra- et interspécifiques Temps long : évolution des relations (changement des conditions d'élevage ou des formes d'approvisionnement)

Gérard Leboucher prend pour point de départ le débat qui a opposé Nikolaas Tinbergen et Konrad Lorenz, partisans d'une « empreinte » d'origine instinctive, à Daniel S. Lehrman et Theodore C. Schneirla, tenants d'une approche psychologique défendant l'épigenèse (à savoir l'évolution des comportements dictée par les interactions entre l'individu et son environnement), débat qui s'est encore intensifié avec la théorie, proposée par le psychiatre John Bowlby, d'un « attachement » réciproque de la mère et de l'enfant qui ne reposerait pas sur la dépendance exclusive à la protection et à la nourriture mais sur un lien plus profond permettant l'exclusivité des rapports filiaux et des soins parentaux. Comme l'ont montré les travaux ultérieurs, cette exclusivité serait liée à l'activation de circuits de récompense, qui tendrait à assimiler l'attachement à une forme d'addiction. Des expériences menées sur l'homme à l'aide de la neuro-imagerie suggèrent une corrélation entre « attachement filial » et ce que nous appelons « amour », les mêmes zones du cerveau étant activées en présence de l'être aimé, y compris lorsque celui-ci n'apparaît qu'en photo.

C'est sur ce substrat, partiellement hormonal partiellement épigénétique, que se développe ce que l'on appelle les « parades » dans le monde animal, connues aussi sous le nom de « rituels de séduction », qui se déploient en de multiples strates culturelles, sociales et institutionnelles. Une telle base de réflexion nous invite à ne pas réduire la culture à des injonctions hormonales mais à mesurer au contraire combien les individus (du moins les vertébrés) sont animés de sentiments et d'aspirations complexes qui

appellent, à un certain stade de socialisation, des traitements culturels à même de les exprimer ou de les canaliser.

C'est également en remontant aux racines animales, non plus de l'attachement mais de l'empathie et de l'altruisme cette fois, que Dalila Bovet propose une catégorisation de faits sociaux que l'on pourrait qualifier de « moraux », ouvrant ainsi un champ conceptuel commun aux sciences de l'animal et aux sciences de l'homme. En s'appuyant notamment sur les travaux de Frans de Waal, mais aussi sur ses propres recherches, l'auteure considère les « quatre ingrédients » au fondement des comportements « moraux » : la sympathie, la réciprocité, les normes sociales et la bonne entente. Ces comportements sont observables chez certaines espèces vivant en société. Arpenter ce domaine exige d'aller au-delà des implications sociobiologiques de la sélection de parentèle, proposée par William Hamilton, ou des origines égoïstes de l'altruisme, exposées par Richard Dawkins. La principale difficulté réside en ceci que les conduites « morales » sont souvent fugitives, même si certains dispositifs expérimentaux permettent une certaine reproductibilité. L'alternative repose sur la mutation des anecdotes en données, comme le suggèrent Lucy Bates et Richard Byrne [2007]. On le voit : on ne peut appliquer des catégories humaines aux sociétés animales sans une rigueur évitant la cécité volontaire, d'un côté, et l'extrapolation anthropomorphe, de l'autre. Dalila Bovet nous donne ainsi les clés d'une méthodologie prometteuse, fondée sur la mise en évidence des quatre modes de relation nécessaires à la vie en société.

Les expériences visant à démontrer la pertinence d'une comparaison doivent donc échapper à ces deux excès. Le texte de Jean-Michel Le Bot, Clément de Guibert, Laurence Beaud et Patrice Gaborieau passe au crible une expérience réalisée avec une chienne de la race Border Collie du nom de Chaser, au cours de laquelle celle-ci est parvenue à retenir plus de 1 000 mots (l'expérience a pris fin alors que Chaser ne semblait pas connaître de limites dans ses capacités d'acquisition et de reconnaissance de vocabulaire). Pour ces auteurs, cette approche est biaisée en ce qu'elle calque les modèles expérimentaux sur le fonctionnement du langage humain et sur le type de relation que celui-ci suppose entre les mots et les choses. En effet, cette relation n'est pas, chez l'homme, purement bijective (un mot = une chose). Le monde animal étant, on peut le penser, fondé sur d'autres modes perceptifs et cognitifs, ces expériences risquent de nous détourner de la voie que représente une expérimentation davantage liée aux caractéristiques de l'espèce étudiée. Les auteurs pointent ainsi l'erreur d'appréciation qui consiste à considérer comme performance linguistique (structuration par la syntaxe) ce qui n'est que discrimination perceptive. L'alternative, concluent-ils, serait d'approfondir notre capacité à appréhender des représentations conceptuelles non linguistiques, dont nous pouvons affirmer, sans trop nous tromper, qu'elles sont, quant à elles, communes à de multiples espèces.

REGARDS EMBRESSANTS

Après cette première série de contributions, nous nous intéresserons aux sciences humaines et sociales qui peuvent, sans (trop) déroger à

leur méthode, prendre l'animal pour objet en l'élevant au rang de sujet : sujet historique ; sujet et partenaire dans une relation de travail ; sujet de sciences plus inclusives empruntant à différents domaines.

Éric Baratay, depuis plus de dix ans déjà, resserre la focale sur l'animal en tant qu'acteur de l'histoire. Après avoir étudié les sociétés animales dans les parcs zoologiques, dans les campagnes, puis au cours des guerres, c'est à l'animal en tant qu'individu qu'il se consacre désormais. Passant en revue les différentes tendances de la science historique à ce propos, il montre les limites des représentations culturalistes ou folkloristes portant sur tel ou tel animal. La narration historique est centrale pour l'auteur. C'est par une lecture approfondie des textes qui, sans qu'on en ait eu toujours conscience, étaient le reflet de la façon dont les animaux réagissaient aux ruses des hommes que nous pourrions mieux approcher la façon dont ces bêtes de cirque ou ce gibier ont pu se représenter la situation qu'ils vivaient et « penser leur animalité ». L'histoire, dépendante des données contemporaines fournies par l'éthologie et l'ethnologie, devient elle-même une source primordiale pour comprendre comment humains et animaux ont coexisté et comment leurs relations ont changé à mesure que leurs cultures respectives évoluaient. Affirmant l'utilité d'un « anthropomorphisme de questionnement », Éric Baratay appelle à la création d'une éthologie historique, et plus largement, à celle d'une science animale, ce dont nous avons déjà parlé plus haut.

L'article de Corinne Beck et Éric Fabre est également une contribution historique à l'éventuelle inclusion des sociétés animales

dans le champ des sciences humaines et sociales. Mêlant histoire et écologie des milieux et des populations, les auteurs inventorient les sources qui nous permettraient de comprendre la position du loup, ou des populations lupines, face aux bouleversements écologiques et démographiques qu'a connus la France au cours des derniers siècles. Loin de se focaliser sur les loups anthropophages ou enragés, qui ont fait l'objet de publications récentes et de qualité [Moriceau 2007], ils se concentrent sur les données biologiques qui apparaissent sur les documents relatifs aux primes versées aux louvetiers. L'écologie des populations de loups, mise en perspective avec les divisions administratives, les zones de transhumance et les domaines forestiers voit émerger des groupes soumis à des pressions diverses, lesquels exercent à leur tour des pressions sur les humains et leurs troupeaux. Ces derniers, de fait, savent bien distinguer les loups d'ici des loups d'ailleurs, et ces regards croisés nous en disent autant sur eux que sur les loups. Précisons que ce n'est pas la première fois que Corinne Beck et Éric Fabre travaillent ensemble ; de publication en publication, la méthode et les instruments s'affinent en même temps que s'affirme une branche de l'histoire, audacieuse et nouvelle, qui forme le pendant de ce que propose Éric Baratay.

Jocelyne Porcher et Élisabeth Lécivain proposent de bousculer la frontière entre « nature » et « culture » à partir d'un champ dont seraient exclus les animaux : celui du travail. Le travail est un « propre de l'homme » fondateur. Pourtant, le discours des professionnels tout comme l'observation des

animaux conduisent à penser que travailler n'est pas le fait des seuls humains. Les auteures interrogent le rapport intersubjectif de travail avec les animaux en s'appuyant sur une des relations parmi les plus connues, celle qui existe entre bergers, chiens et brebis. Elles questionnent le caractère « naturel » de ce collectif de travail et la place effective qu'occupent les chiens et les brebis dans cette organisation. Elles mettent en évidence la complexité de ces relations de travail interspécifiques, les arrangements entre la « programmation » des animaux (la génétique) et le travail réel avec eux, travail fondé sur leur intelligence, leur confiance et leur affectivité. Leur recherche s'appuie sur des faits précis, des connaissances attestées, et ne se contente pas des représentations que les éleveurs et les bergers ont de leurs partenaires de travail. Cette contribution ouvre donc des perspectives très concrètes pour ce qui est de l'étude des « collectifs ». Mettant les hommes et leurs bêtes sur le même plan, les auteures suscitent des interrogations qui ne font que croître à mesure que cette piste est explorée.

L'ANIMAL TEL QU'EN LUI-MÊME

Parlant dans son article de « *Animals as Movement* », Henry Buller ouvre un champ d'investigation dont les racines plongent aux limites de la philosophie : comment une science vouée à appréhender l'essence des choses, la continuité des phénomènes, peut-elle prendre pour objet « le mouvement », saisir « le fugace » ? Or, c'est bien « la vie telle qu'elle frémit au fond d'un animal », comme l'écrivait Proust, qui est en jeu ici. L'animal, l'animé, serait-il le mal-aimé des sciences humaines, qui se

nourrissent de vérités, sinon éternelles, du moins stabilisées ? Partant de ces prémisses, Henry Buller propose de faire du mouvement un instrument heuristique permettant de parvenir à une connaissance plus intime de l'animal. L'expression corporelle, la gestuelle mimétique, que les éthologues de terrain adoptent souvent à leur insu se révèle utile pour éprouver de l'intérieur ce qu'on voit se déployer devant soi. Citant, entre autres, les travaux de Donna Haraway et de Cora Hamilton, l'auteur suggère que la somatisation des affects, leur incorporation, leur « mise en corps » comme on parle de « mise en espace » ou de « mise en scène », crée un lien entre l'observateur et l'observé.

Vient enfin l'article que j'ai consacré à un élevage de vaches allaitantes – des Blondes d'Aquitaine – basé en Vendée. Cherchant à qualifier les flux d'affect qui semblent circuler au sein du troupeau, affects que ressentent les éleveurs et que, tout comme le chercheur, ils peinent à verbaliser, j'interroge les éléments disponibles pour enquêter sur une société animale. De surcroît, les vaches ne constituent pas un objet idéal du fait de la

fréquente réorganisation des troupes. La méthode anthropologique, qui vise à appréhender « le point de vue de l'indigène », doit ici délaissier les explications livrées par les intéressés eux-mêmes pour se focaliser sur les expressions corporelles et les états mentaux qu'elles traduisent. Le caractère expérimental de cet article explique l'abondance des photographies, la terminologie nécessaire à la conceptualisation des affects restant à élaborer.

L'épilogue revient à Michel Kreutzer, membre fondateur de l'Institut francilien d'éthologie, structure susceptible d'accueillir des démarches transversales comme la nôtre.

Aujourd'hui, l'animal s'apprête à quitter les cabinets de curiosités pour pénétrer le champ des sciences humaines et sociales. Après que les masques, totems, pointes de flèches et autres récits de voyageurs ont quitté les étagères pour s'incarner sous la plume d'un Malinowski, d'une Margaret Mead et d'un Evans-Pritchard, voilà que les éléphants, les corbeaux, les babouins et les loups nous interpellent et nous forcent à contempler la réalité qu'ils décrivent.

Bibliographie

- Adams, Carol J.** — 1990, *The sexual politics of meat*. New York, Continuum International Publishing Group.
- Baratay, Éric** — 2003, *Et l'Homme créa l'Animal*. Paris, Odile Jacob. — 2010, « Les socio-anthropologues et les animaux. Réflexions d'un historien pour un rapprochement des sciences », *Sociétés* 108 : 9-18.
- Baratay, Éric et Jean-Luc Mayaud** — 1997, « L'histoire de l'animal. Bibliographie », *Cahiers d'histoire* 47 : 443-480.
- Bates, Lucy A. et Richard W. Byrne** — 2007, « Creative or created. Using anecdotes to investigate animal cognition », *Methods* 42 : 12-21.
- Beck, Corinne et Éric Fabre** — 2010, « Interroger le loup historique. Exemple de mise en œuvre d'un nécessaire dialogue interdisciplinaire », in J.-M. Moriceau et P. Madeline eds., *Repenser le sauvage grâce au retour du loup. Les sciences humaines ré-interrogées*. Caen, Bibliothèque du Pôle rural : 13-21.
- Bekoff, Marc** — 2002, *Minding animals, awareness, emotions and heart*. Oxford-New York, Oxford University Press.
- Bekoff, Marc, Colin Allen et Gordon M. Burghardt** — 2002, *The cognitive animal. Empirical and theoretical perspectives on animal cognition*. Cambridge-Londres, The MIT Press.
- Bekoff, Marc et John A. Byers eds.** — 1998, *Animal play. Evolutionary, comparative and ecological perspectives*. Cambridge, Cambridge University Press.
- Bekoff, Marc et Dale Jamieson** — 1996, *Readings in animal cognition*. Cambridge-Londres, The MIT Press.
- Benhammou, Farid** — 2007, « Crier au loup pour avoir la peau de l'ours. Une géopolitique locale de l'environnement à travers la gestion et la conservation des grands prédateurs en France ». Thèse, ENGREF.
- Boesch, Christophe et Hedwige Boesch-Achermann** — 2000, *The chimpanzees of the Tai forest*. Oxford, Oxford University Press.
- Boesch, Christophe et Michael Tomasello** — 1998, « Chimpanzee and human cultures », *Current Anthropology* 39 : 591-611.
- Bonnefoy, Jean-Luc, François Bousquet et Juliette Rouchier** — 2001, « Modélisation d'une interaction individus, espace et société par les systèmes multi-agents : pâture en forêt virtuelle », *L'Espace géographique* 1 : 13-25.
- Bovet, Dalila** — 2009, « Existe-t-il une morale animale ? », *Cahiers de l'ED* 139 : 19-25.
- Burgat, Florence** — 1997, *Animal, mon prochain*. Paris, Odile Jacob.
- Call, Josep et Michael Tomasello** — 2008, « Does the chimpanzee have a theory of mind? 30 years later », *Trends in Cognitive Science* 12 (5) : 187-192.
- Campbell, Michael** — 2009, « Repositioning zoogeography within the nature-culture borderlands », *Applied Geography* 29 : 260-268.
- Christen, Yves** — 2009, *L'animal est-il une personne ?* Paris, Flammarion.
- Dalla Bernardina, Sergio** — 1991, « Une personne pas tout à fait comme les autres. L'animal et son statut », *L'Homme* 120, XXXI (4) : 33-50. — 2011, *Le retour du prédateur. Mises en scène du sauvage dans la France post rurale*. Rennes, Presses universitaires de Rennes.
- Damasio, Antonio R.** — 1994, *L'erreur de Descartes : la raison des émotions*. Paris, Odile Jacob.
- Decoupigny, Fabrice** — 2003, « Modélisation d'un déplacement sur une double échelle », in P. Mathis ed., *Graphes et réseaux : modélisation multi-niveau*. Traité IGAT, série « Aspects fondamentaux de l'analyse spatiale » : 77-91.
- Delort, Robert** — 1984, *Les animaux ont une histoire*. Paris, Le Seuil.
- Descola, Philippe** — 2005, *Par-delà nature et culture*. Paris, Gallimard, « Bibliothèque des sciences humaines ».
- Despret, Vinciane et Jocelyne Porcher** — 2007, *Être bête*. Arles, Actes Sud.
- Dessalles, Jean-Louis** — 2000, *Aux origines du langage*. Paris, Éditions Hermès Sciences.
- Digard, Jean-Pierre** — 2008, « Les nouveaux rapports homme-animal ». Conférence consultable sur http://www.agrobiosciences.org/IMG/pdf/PDF_Digard_seminaire_DGER_2008.pdf

- Ehrlich, Paul R. et Robert M. Pringle** — 2008, « Where does biodiversity go from here? A grim business-as-usual forecast and a hopeful portfolio of partial solutions », *PNAS* 105, suppl. 1 : 11 579-11 586.
- Emel, Jody, Chris Wilbert et Jennifer Wolch** — 2002, « Animal », *Geographies Society and Animals* 10 (4) : 406-412.
- Ferrières, Madeleine** — 2010, « Le dragon de la Fontaine de Vaucluse », in J.-M. Moriceau et P. Madeline eds., *Repenser le sauvage grâce au retour du loup. Les sciences humaines réinterrogées*. Caen, Bibliothèque du Pôle rural : 225-236.
- Ferry, Luc** — 1992, *Le nouvel ordre écologique*. Paris, Grasset.
- de Fontenay, Élisabeth** — 2008, *Sans offenser le genre humain*. Paris, Albin Michel.
- Forman, Richard T. et Michel Godron** — 1986, *Landscape ecology*. New York, John Wiley and Sons, Inc.
- Gibson, James J.** — 1979, *The ecological approach to visual perception*. Boston, Houghton Mifflin.
- Goodall, Jane** — 1971, *In the shadow of Man*. Boston-New York, Mariner Books. — 1986, *The chimpanzees of Gombe: patterns of behavior*. Cambridge, The Belknap Press of Harvard University Press.
- Griffin, Donald R.** — 1984, *Animal thinking*. Cambridge, Harvard University Press.
- Guillo, Dominique** — 2009, *Des chiens et des humains ?* Paris, Éditions Le Pommier.
- Haudricourt, André-Georges et Pascal Dibia** — 1988, « Que savons-nous des animaux domestiques ? », *L'Homme* 108, XXVIII (4) : 72-83.
- Hauser, Marc D.** — 2005, « Our chimpanzee mind », *Nature* 437 : 60-63.
- Hauser, Marc D., Noam Chomsky et William Tecumseh Fitch** — 2002, « The faculty of language : what is it, who has it, and how did it evolve ? », *Science* 298 : 1 569-1 579.
- Hauser, Marc D. et William Tecumseh Fitch** — 2003, « What are the uniquely human components of the language faculty ? », in M.H. Christiansen et S. Kirby eds., *Language evolution*. Oxford, Oxford University Press : 158-181.
- Heinrich, Bernd** — 1999, *Mind of the raven*. New York, Harper Collins.
- Ingold, Tim ed.** — 1988, *What is an animal ?* Londres-New York, Routledge.
- Jakobson, Roman** — 1963, *Éléments de linguistique générale*. Paris, Éditions de Minuit.
- Janik, Vincent M., Laela S. Sayigh et Randall S. Wells** — 2006, « Signature whistle shape conveys identity information to bottlenose dolphins », *PNAS* 103 (21) : 8 293-8 297.
- Jeangène Vilmer, Jean-Baptiste** — 2008, *Éthique animale*. Paris, PUF.
- Klüver, Heinrich et Paul Bucy** — 1939, « Preliminary analysis of functioning of the temporal lobes in monkeys », *Arch. Neurol. Psychiatry* 42 : 979-1 000.
- Laplane, Dominique** — 2005, *Penser, c'est-à-dire ? Enquête neurophilosophique*. Paris, Armand Colin.
- Latour, Bruno** — 1991, *Nous n'avons jamais été modernes. Essai d'anthropologie symétrique*. Paris, La Découverte. — 1999, *Politiques de la nature*. Paris, La Découverte, « Sciences humaines et sociales ».
- Lescureux, Nicolas et John D. Linnell** — 2010, « Knowledge and perceptions of Macedonian hunters and herders. The influence of species specific ecology of bears, wolves, and lynx », *Human Ecology* 38 (3) : 389-399.
- Lestel, Dominique** — 2001, *Les origines animales de la culture*. Paris, Champs-Flammarion. — 2004, *L'animal singulier*. Paris, Le Seuil. — 2007, *Les amis de mes amis*. Paris, Le Seuil.
- Lévi-Strauss, Claude** — 1983, *Le regard éloigné*. Paris, Plon.
- Lorimer, Jamie** — 2010, « Elephants as companion species. The lively biogeographies of Asian elephant conservation in Sri Lanka », *Transactions of the Institute of British Geographers*, New Series 35 : 491-506.
- Lulka, David** — 2009, « The residual humanism of hybridity : retaining a sense of the earth », *Transactions of the Institute of British Geographers* 34 : 378-393.
- Masson, Jeffrey M. et Susan McCarthy** — 1995, *When elephants weep : the emotional lives of animals*. New York, Delta Books.
- Morgan, Lloyd** — 1894, *An introduction to comparative psychology*. Londres, W. Scott.

- Moriceau, Jean-Marc** — 2007, *Histoire du méchant loup*. Paris, Fayard.
- Moriceau, Jean-Marc et Philippe Madeline eds.** — 2010, *Repenser le sauvage grâce au retour du loup. Les sciences humaines réinterrogées*. Caen, Bibliothèque du Pôle rural.
- Moss, Cynthia** — 1988, *Elephant Memories*. Chicago-Londres, University of Chicago Press.
- Naccache, Lionel** — 2006, *Le nouvel inconscient*. Paris, Odile Jacob.
- Pastoureau, Michel** — 2007, *L'ours. Histoire d'un roi déchu*. Paris, Le Seuil.
- Patterson, Charles** — 2008, *Un éternel Treblinka*. Paris, Calmann-Lévy.
- Penn, Derek C., Keith J. Holyoak et Daniel J. Povinelli** — 2008, « Darwin's mistake. Explaining the discontinuity between human and nonhuman minds », *Behavioral and Brain Sciences* 31 : 109-178.
- Penn, Derek C. et Daniel J. Povinelli** — 2007, « On the lack of evidence that non human animals possess anything remotely resembling a "theory of mind" », *Philosophical Transactions of The Royal Society B*, vol. 362, n° 1 480 : 731-744.
- Pepperberg, Irene M.** — 2000, *The Alex studies. Cognitive and communicative abilities of grey parrots*. Cambridge, Harvard University Press.
- Peron, Franck, Agathe Colleony, Agatha Lievin, Laurent Nagle et Dalila Bovet** — 2012, « Do psittacids take other' welfare into account ? » (à paraître dans *Animal Cognition*).
- Peron, Franck, Lauriane Rat-Fischer, Mathilde Lalot, Laurent Nagle et Dalila Bovet** — 2011, « Cooperative problem solving in African grey parrots (*Psittacus erithacus*) », *Animal Cognition* 14 : 545-553.
- Philo, Chris et Chris Wilbert eds.** — 2000, *Animal spaces, beastly places*. Londres, Routledge.
- Pilley, John W. et Alliston K. Reid** — 2011, « Border Collie comprehends object names as verbal referents », *Behavioural Process*. Consultable sur doi:10.1016/j.beproc.2010.11.007
- de Planhol, Xavier** — 2004, *Le paysage animal. L'homme et la grande faune : une zoogéographie historique*. Paris, Fayard.
- Poole, Joyce** — 1996, *Coming of age with elephants*. Londres, Hodder & Stoughton.
- Porcher, Jocelyne** — 2002, *Éleveurs et animaux : réinventer le lien*. Paris, PUF, « Partage du Savoir », Prix Le Monde de la recherche universitaire. — 2010, *Cochons d'or*. Paris, Éditions Quæ. — 2011, « The relationship between workers and animals in the pork industry : a shared suffering », *Journal of Agricultural and Environmental Ethics* 24 : 3-17.
- Porcher, Jocelyne et Tiphaine Schmitt** — 2012, « Dairy cows, workers of the shadow », *Society and animals* (à paraître).
- Premack, David** — 2004, « Is language the key to human intelligence », *Science* 303 : 318-320. — 2007, « Human and animal cognition : continuity and discontinuity », *Proceedings of the National Academy of Sciences*, vol. 104, n° 35 : 13 861-13 867.
- Premack, David et Guy Woodruff** — 1978, « Does the chimpanzee have a theory of mind ? », *Behavioral and Brain Sciences* 1 : 515-526.
- Rémy, Catherine** — 2009, *La fin des bêtes. Une ethnographie de la mise à mort des animaux*. Paris, Economica.
- Roche, Daniel** — 2008, *La culture équestre de l'Occident, XVI^e-XIX^e siècle*. Tome 1 : *Le cheval moteur*. Paris, Fayard.
- Roger, Alain** — 1997, *Court traité du paysage*. Paris, Gallimard, « Sciences humaines ».
- Rosati, Alexandra G., Jeffrey R. Stevens, Brian Hare et Marc D. Hauser** — 2007, « The evolutionary origins of human patience : temporal preferences in chimpanzees, bonobos, and human adults », *Current Biology* 17 (19) : 1 663-1 668.
- Sabouraud, Olivier** — 1995, *Le langage et ses mots*. Paris, Odile Jacob.
- Savage-Rumbaugh, Sue E.** — 2001, *Apes, language and the human mind*. Oxford, Oxford University Press.
- Saxe, Rebecca** — 2006, « Uniquely human social cognition », *Current Opinion in Neurobiology* 16 : 235-239.
- Schaeffer, Jean-Marie** — 2007, *La fin de l'exception humaine*. Paris, Gallimard, « NRF Essais ».
- Sebeok, Thomas et Alexandra Ramsay** — 1969, *Approaches to animal communications*. La Haye-Paris, Mouton.
- Serres, Michel** — 1990, *Le Contrat naturel*. Paris, Champs-Flammarion.

Servais, Véronique — 2010, « Souffrance animale et structures de la communication inter-espèces », in J.-L. Guichet ed., *Douleur animale, douleur humaine. Données scientifiques, perspectives anthropologiques, questions éthiques*. Paris, Éditions Quæ.

Singer, Peter — 1993, *La Libération animale*. Paris, Grasset.

Sperber, Dan — 1996, *La contagion des idées*. Paris, Odile Jacob.

Subiaul, Francys, Jochen Barth, Sanae Okamoto-Barth et Daniel J. Povinelli — 2007, « Human cognitive specializations », in T.M. Preuss et J.H. Kaas eds., *Evolution of nervous systems*. Vol. 4 : *The evolution of Primate nervous systems*. New York, Elsevier : 509-528.

Tomasello, Michael J. — 1999, *The cultural origins of human cognition*. Harvard, Harvard University Press.

Tomasello, Michael, Josep Call et Brian Hare — 2003a, « Chimpanzees understand psychological states : the question is which one and to what extent », *Trends in Cognitive Sciences* 7 (4) : 153-156. — 2003b, « Chimpanzees versus humans : it's not that simple », *Trends in Cognitive Sciences* 7 (6) : 239-240.

Uexküll, Jacob von — 1956, *Mondes animaux et monde humain*, suivi de *Théorie de la signification*. Paris, Agora-Pocket.

Vicart, Marion — 2010, « Où est le chien ? Vers une phénoménographie équitable », *Sociétés* 108 (2) : 89-98.

Viveiros de Castro, Eduardo — 1996, « Os pronomes cosmológicos e o perspectivismo ameríndio », *Mana. Estudos de antropologia social* 2 (2) : 115-144.

de Waal, Frans — 1992, *De la réconciliation chez les primates*. Paris, Champs-Flammarion. — 1997, *Le bon singe. Les bases naturelles de la morale*. Paris, Bayard, « Sciences ». — 2006, *Le singe en nous*. Paris, Fayard, « Le Temps des sciences ». — 2008, « Putting the altruism back into altruism : the evolution of empathy », *Annual Review of Psychology* 59 : 279-300.

Whatmore, Sarah et Lorraine Thorne — 2000, « Elephants on the move : spatial formations of wildlife exchange », *Environment and Planning D. Society and Space* 18 : 185-203.

Whiten, Andrew, Jane Goodall, William C. McGrew, Toshisada Nishida, Vernon Reynolds, Yukimaru Sugiyama, Caroline E. Tutin, Richard W. Wrangham et Christophe Boesch — 1999, « Cultures in chimpanzees », *Nature* 399 : 682-685.

Wolch, Jennifer et Jody Emel eds. — 1998, *Animal geographies*. Londres, Verso.

Wolff, Francis — 2011, *Philosophie de la corrida*. Paris, Pluriel.